

**À**

**LA SANTÉ**

**DE**

**L'OPINION**

## Quatrième chapitre

### Les ressources de l'opinion: la santé retrouvée

*nec te pœniteat pecoris, divine poeta.*

**Virgile**

*Si vous les nourrissez de pierre au lieu de pain, les jeunes gens se révolteront, même s'ils confondent dans leur révolte le boulanger avec celui qui leur lance des pierres.*

**Karl Popper**

Loin de l'aristocratie lisse ou hautain, mâtiné d'hermétisme, avec lequel une image maladroite le confond trop souvent, Musil brûlait d'un amour pour le peuple dont il cherchait la force à hauteur du nombre. Il se voit *anarchiste conservateur*: lui qui voit tant les dégâts de la démocratie (situation de l'art, presse et pacifisme) sait qu'il s'agit de la rendre plus et non moins intense. Ainsi écrit-il<sup>1</sup> : *le nombre des grandes réalisations est en proportion de celui des moyennes; le génie, en effet, ne produit jamais du nouveau, mais toujours, simplement, du différent, et ce sont les talents moyens qui lui donnent la possibilité de se condenser en œuvres*. Il n'y a donc nul abîme entre l'opinion et le savoir, mais seulement des *relations objectives encore si mal élucidées qu'on n'a même pas de nom pour désigner leur domaine. Ce dont il s'agit, ce n'est rien de moins que tout ce qui requiert notre vie intérieure; tout le religieux et le politique au sens le plus large, tout l'artistique et tout l'humain - hors de ce qui est purement national ou pur arbitraire de la croyance et du sentiment - s'y trouve inclus*<sup>2</sup>.

Une telle opinion presque sans nom (*le monde, l'atmosphère ordinaire, l'opinion de la vie*, écrit Musil ailleurs<sup>3</sup>), hors du piège abêtissant de la croyance et du sentiment, c'est ce que nous avons cherché dans les saillies de notre actualité. Mais l'argument principal

---

<sup>1</sup> *Essais - Conférences, critiques, aphorismes et réflexions*; textes choisis, traduits et présentés par Philippe Jaccottet d'après l'édition d'Adolf Frisé, éd. du Seuil 1984 (p. 64.).

<sup>2</sup> *ibid.* p. 77-78.

<sup>3</sup> *Journaux*, tome II, traduction établie et présentée par Philippe Jaccottet d'après l'édition allemande d'Adolf Frisé (éd. du Seuil 1981 p.202) et *L'homme sans qualités*, traduit de l'allemand par Philippe Jaccottet (éd. du Seuil, Paris 1961 - tome II, p.643).

de la bêtise, ajoutait Musil, est dans *l'insuffisance de tous les anges philosophiques*<sup>4</sup>: c'est à cette supposée insuffisance qu'il faut demander des comptes.

### L'opinion philosophe

Au jour de sa mort, Socrate, selon Platon, reçoit le conseil d'un ami: ne t'échauffe pas trop, le poison que tu vas prendre fera mieux son effet. Imaginons qu'une bonne âme conseille au prochain guillotiné de se masser le cou pour faciliter le travail de la lame, à l'électrocuté de se détendre pour que l'éclair passe mieux... L'ami s'appelle Criton, que Platon a pris grand soin de dessiner, comme un drôle de doux compagnon. De figures de l'opinion nous ne manquons pas, de Platon qui l'illustre à Musil qui l'explique. On a vu que Platon construit le style fouillé et privé du dialogue là où pourtant la politique offrait l'*isagorie*, cette parole ouverte à tout va, à qui voulait la prendre, y compris le premier venu. Il faut croire que le philosophe se fait une autre idée du sens commun et de son expression publique. Rien à voir, apparemment, avec la spontanéité permise, passant de l'un à l'autre, indifférente, immédiate et...vide.

D'autres (Georges Canguilhem<sup>5</sup>, par exemple) nous ont appris que la maladie suit la santé non comme son exception mais plutôt comme sa règle, même s'il est vrai que c'est une drôle de règle: la règle de ne pas s'en tenir à ce qu'on tient illusoirement pour règle. Ainsi la santé ne va-t-elle pas sans la maladie, pourvu qu'on supporte et se relève de celle-ci. "Mort à la maladie!", dis-je quand j'ai mal. Aucune chance de s'en relever. Que vive la maladie, au contraire, qui mesure ma santé comme un symptôme. Sans ombre, y a-t-il existence qui soit vraiment? De même on voit bien, et mieux encore aujourd'hui, à quel point la communication n'a nullement la non-communication pour contradictoire, et même pas sa difficulté. C'est l'inverse: rien de plus patent que cette "a-communication" sans contradiction ni difficulté, cette pseudo-santé sans rien de malade, cette chose sous les projecteurs qui éliminent toute ombre - ce rien: vents et bruits sans vent ni bruit, images sans imagination, faces sans surface ni fond. "Tout va bien" ici, seulement parce que rien ne va ni bien ni mal, comme une chose ou un état qu'on ne regarde pas, une page de publicité, une affiche - pas fait pour lire, à peine pour être lu dans le très vague et très statistique espoir que quelque chose arrivera qui ait quelque rapport avec l'achat. Quelle serait donc la santé de la communication, cette chose toute bête qui aurait chance de résister à la bêtise qui lui est propre?

Gabriel Tarde, "psychologue" de l'imitation et de l'opinion, est en réalité le penseur résolu

<sup>4</sup>Essais, op. cit. p. 105

<sup>5</sup> *Le normal et le pathologique*, éd. PUF 1966. Voir aussi *supra* à propos de la notion de "crise".

de l'invention et de la solidarité, de l'amitié et d'une interdépendance toute positive - pas étonnant que son actualité alerte éditeurs et chercheurs<sup>6</sup>. Toute valeur (utilité, beauté, vérité) est fille du public. Elle ne saurait craindre, puisqu'elle s'en nourrit, ni répétition ni même singerie. Le regard tardien - mais c'est celui de Leibniz, déjà, lu beaucoup trop vite par Voltaire - vise et retient toujours le meilleur: s'il y a production, c'est de connaissances plus que de marchandises, et s'il y a propriété c'est de relations plus que de choses privées. Un monde de rapports, c'est ce que Tarde voit en marche, et qu'il parvient à faire voir d'un bout à l'autre de nos pratiques sociales, depuis les plus automatiques jusqu'aux plus géniales. Toute différence (et même opposition, lutte ou guerre) est encore agencement; opération et coopération disent mieux le travail que sa division ou son marché. Lazzarato invite ainsi à caresser le rêve d'une "politique des multitudes" (les expérimentations sociales en grand: *multiplicité solidaire d'associations*) dont le paradigme, si bien décelé par Tarde, ne semblait guère attendre que nous. Le même lecteur de Tarde voit en effet l'action publique dans ces "biens communs", obtenus et non pas donnés d'avance (comme semblent l'être l'eau ou l'air), que nous appelons aussi "immatériels", plus près de l'esprit que de la consommation, plus près de l'intelligence que de l'utilité. Plutôt que seulement "produits", ces biens se produisent, à la mesure et dans le temps des collectifs qui les réalisent<sup>7</sup>.

Mais penser l'opinion c'est aussi, souvent, être défié par elle: Platon a probablement inauguré cette réaction de défense, ce sentiment d'urgence mieux traduit en œuvres qu'en agacement vite oublié. Léo Strauss<sup>8</sup>, lui-même agacé par *une espèce de glorification par les Juifs de n'importe quelle médiocrité juive, qui est aussi pitoyable qu'elle est risible*, avoue qu'il en était venu à douter d'avance qu'Einstein fut aussi grand physicien qu'on le disait - et ajoute: *je ne suis pas un spécialiste de physique théorique et, par conséquent, j'ai autant le droit d'avoir mon opinion que n'importe quel ignorant!* Cette ironie quant à la toujours vivace *reductio ad hitlerum*, de la part d'un érudit parmi les plus minutieux, ne va cependant plus quand les choses deviennent sérieuses. La réplique est fameuse, de cet autre professeur, Éric Voegelin<sup>9</sup>, à l'étudiant qui manifestait quelque indulgence pour les Allemands

<sup>6</sup> Voir par exemple Maurizio Lazzarato, à qui j'emprunte ces aperçus: *Puissances de l'invention - La psychologie économique de Gabriel Tarde contre l'économie politique*; éd. Les empêcheurs de penser en rond 2002.

<sup>7</sup> Maurizio Lazzarato, *Les révolutions du capitalisme*, éd. Les empêcheurs de penser en rond, 2004. L'auteur appuie sa démonstration sur des exemples de pratique médicale: dans les pays occidentaux, la mobilisation de malades a permis leur participation à la définition de finalités de recherche et de protocoles d'essais; dans les pays du Sud, la mobilisation a obtenu des droits de production de médicaments génériques, d'importations parallèles ou encore de licences obligatoires (*ibid.* p.123).

<sup>8</sup> *Pourquoi nous restons juifs - Révélation biblique et philosophie*, trad. de l'anglais et préfacé par Olivier Sedeyn, éd. La Table Ronde 2001 (p.33).

<sup>9</sup> *Hitler et les Allemands*, trad. de l'allemand par Mira Köller et Dominique Ségler, avant-propos de Tilo Schabert, éd. Le Seuil 2003 (p.18).

“séduits” par Hitler: *Parmi les droits de l’homme, cher monsieur, ne figure pas le droit d’être un imbécile. Vous n’avez pas le droit d’être un idiot.* Ignorant peut-être, imbécile sûrement pas.

On l’a aperçu (cf. chapitre III): ces doctes précautions n’empêchent pas que, dans le même temps, des “intellectuels” - et philosophes particulièrement - n’hésitent pas à s’emparer de l’opinion comme ils peuvent<sup>10</sup>. On devine que le Conseiller du Prince cherche à le demeurer davantage encore quand le Prince est devenu principe, et le principe “opinion publique”. Mais s’il est vrai que le philosophe doit parler la langue de tout le monde (Bergson), s’il est juste qu’il veuille et puisse parler autant *au* que *du* peuple, ce rapport d’un à tous est aussi bien celui qu’entretient chaque jour le premier venu, vous et moi. Platon aurait eu tort de s’en méfier, et Aristote raison d’y revenir. Quoi qu’il en soit, comment imaginer un tel rapport? En miroir (Hume), comment savoir qui reflète quoi ou quoi qui? En vol d’étourneaux ou en bruit de pieds qui mène la danse (Alain), comment savoir ce qui commence et commande? En applaudissements dont la salve ordonnée ou rythmée fut d’abord première claque isolée (Deleuze), comment savoir la naissance et la vie, la raison et la valeur de cette étrange organisation? Alain, dans un de ses *Propos* de 1928, achève l’interrogation, en y voyant *le Roi invisible et présent; à proprement parler Dieu*. Nous savions déjà que l’opinion était Dieu - comment apprendre à éviter l’idolâtrie?

Cette tradition est en tout cas vivante: aussi loin qu’on aille dans la défiance et la méfiance de l’opinion, jusqu’au déni et au mépris même, tout se passe comme si cette diabolisation laissait intacte la possibilité de Dieu là où le pire est visé, à l’endroit même de cet envers. Ainsi par exemple “sens commun” et “bon sens” font la basse continue des concerts les plus exaltés contre la folie des opinions: du cynisme au scepticisme, du relativisme au nihilisme<sup>11</sup>, la provocation ne réveille qu’en rappelant ce qui en nous ne dort jamais, veille de sentinelle au silence averti, aussi patiente qu’armée jusqu’aux dents. “Être prévenu”, en français, c’est ensemble juger et préjuger, être averti et arrêté, plus et bien savoir en même temps que moins et mal savoir; “faire une reconnaissance”, en français, c’est ensemble s’attendre au pire et apprendre quelque chose: la langue dit simplement ce que c’est que savoir en vérité. Mais la sentinelle ne “pense” pas, il est vrai, si penser est être ailleurs - parce

---

<sup>10</sup> Inspiré sans doute par l’école philosophique écossaise, un *Essai sur l’histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle* (Damiron, 1834) ne laisse guère de doute: *les philosophes ne font qu’un avec le peuple; leur pensée n’est que sa pensée, leurs doctrines ne sont que sa foi. Ils sont les représentants d’une opinion qu’ils ont comme tout le monde, mais que seulement ils entendent avec plus de savoir que tout le monde* (cité in Lucien Jaume, *op. cit.*, p.504).

<sup>11</sup> François Jullien s’est appliqué à redéployer, à la lumière chinoise, ce que la réputation de ces “ismes” avait trop laissé dans l’ombre, par exemple dans *Un sage est sans idée ou l’Autre de la philosophie*, éd. Le Seuil, coll. L’ordre philosophique 1998; en particulier: II, 5 & 6.

que son omniprésence est de politique. Une belle étude<sup>12</sup> de connaisseur pratiquant, consacrée justement au “Conseiller du Prince”, a relevé ce propos de la fin du XVIIème siècle, dont les négations mêmes disent la position imperturbée: *Nous ne pouvons pas ne pas nous mêler en aucune sorte de mille choses publiques et particulières sur lesquelles il ne nous est pas libre de ne pas prendre parti. C'est une nécessité indispensable pour tous les habitants de cette terre que de juger et d'agir et aucun genre de vie n'en peut entièrement exempter (...) Le petit peuple peut se fier à ceux qui le conduisent mais non sans examen et sans être assuré par des raisons claires et solides... Le peuple le plus ignorant est assez éclairé pour décider en raisonnant.*

Ortega Y Gasset nous l'a rappelé, le commandement de l'opinion est aussi vieux que l'homme lui-même, mais l'Espagnol, d'abord attiré (l'engagement républicain) puis repoussé (l'exil en France et le retour sous Franco) par la gravitation de cette force politique, n'a pas manqué de se demander quoi faire quand ce drôle de dieu manquait ou s'absentait<sup>13</sup>. Car l'autre Dieu, l'Éternel, lui, ne s'absente jamais; comment donc représenter à la fois l'omniprésence de la sentinelle et l'éventualité catastrophique de son absence, son absentéisme? Ce qui n'est pas éternel et pourtant réel, ce sans quoi aucun commencement et aucune fin n'a lieu, ce dans quoi seulement peut se produire non seulement ce qui commence et s'achève mais aussi l'absence atrocement “blanche” de tout commencement et de tout aboutissement, c'est bien sûr l'histoire ou la vie humaine. Mieux que *chaos*, dit-il dans le même texte, Ortega appelle aussi *néant historique* la possibilité paradoxale d'une vie sans vie, d'une histoire sans histoire: on reconnaîtra sans peine la tentation fort actuelle (la “fin de l'histoire” ou le “déclin”, par exemple) d'identifier ainsi notre présent. N'examinons pas ici ce point de vue, mais retenons le paradoxe: nous autres hommes pouvons fort bien ne plus nous vouloir tels, la sentinelle peut désertir, l'opinion publique cesser de s'intéresser à elle-même. C'est le cas qu'étudie scrupuleusement Ortega dans la fin de la république romaine. *La santé des démocraties*, écrit-il un peu plus loin, *dépend d'un misérable détail technique: le procédé électoral (...) un régime électoral est stupide quand il est faux*<sup>14</sup>. Or c'est ce

---

<sup>12</sup>Robert Damien, *Le conseiller du Prince, de Machiavel à nos jours*, éd. Puf, coll. Fondements de la politique 2003; p.163 & 167, le texte cité est de Jean Le Clerc (1657-1736).

<sup>13</sup> Plus exactement, il distinguait ici deux pouvoirs aussi spirituels l'un que l'autre: *l'un est l'esprit du temps - opinion publique limitée au monde et changeante - tandis que l'autre est esprit d'éternité - l'opinion de Dieu, celle que Dieu a sur l'homme et ses destins (...) Sans opinions, la communauté humaine, la vie des hommes, manquerait d'organisation. C'est pourquoi, dans la mesure où ce pouvoir manque, le chaos règne dans l'humanité (La révolte des masses, trad. Louis Parrot, éd. Belles lettres 2010 (p.181-182)..*

<sup>14</sup> Il ajoute ce qu'on peut s'amuser sérieusement à rapporter à notre propre temps: *il fallait voter dans la cité; déjà les citoyens des champs ne pouvaient plus assister aux comices. Et bien moins encore ceux qui vivaient répartis sur tout le territoire romain. Comme les élections étaient impossibles, il fallut les falsifier, et les candidats organisèrent des tournées de matraques - avec des vétérans de l'armée, des athlètes du cirque - qui se chargeaient de casser les urnes (op. cit. p.213-*

qui est advenu au régime des comices. Ce serait donc du suffrage authentique que dépendrait notre santé politique, comme nous l'avons vérifié sur pièces. Là encore, et plus que d'une fin quelconque, ne s'agit-il donc pas de se soucier d'abord de l'expression publique de l'opinion? Sans doute faut-il rappeler que l'usage humain de s'écouter et même de se froter les uns les autres, la coutume qui fait qu'un homme s'approche d'un autre homme, cette opinion commune qui se réalise en se cherchant maladroitement, tout cela ne va pas de soi, contrairement à l'apparence trompeuse qui fait passer le voisinage pour facile. Dans une postface à son ouvrage, rédigée à la veille d'une nouvelle explosion (1937), la rhétorique d'Ortega prévient justement: *nous tendons à oublier que de grandes précautions ont toujours été nécessaires pour s'approcher de cette bête sauvage aux velléités d'archange qu'est habituellement l'homme*<sup>15</sup>. Bête ou archange, il est vrai en tout cas que notre monde n'est commun qu'à se travailler sans cesse à l'aide de ce genre d'outils qu'un poète dit "nuptiaux", et dont le moindre bulletin de vote porte la marque quasi sacrée<sup>16</sup>.

Traductrice de Dewey, Joëlle Zask accompagne son travail d'une thèse beaucoup moins rhétorique ou poétique, mais dont la rigueur universitaire répond précisément à notre demande<sup>17</sup>. La santé démocratique de l'opinion est comme toute santé: elle est le produit, et pas seulement la cause, des intérêts que nous lui portons. Répertoriant des définitions savantes de l'opinion publique, notre auteur y trouve la raison de traiter proprement la démocratie comme *expérience politique: les diverses configurations peuvent être considérées comme les produits, au moins en partie, des discours qui y ont présidé*. Il s'agit donc d'en finir avec une prétendue "opinion publique" plus ou moins naïvement théorisée en *poids mort*, dit-elle, chargé de tout et son contraire au gré d'intérêts qu'on se garde de dévoiler. Tâche d'autant plus urgente que nous en sommes aujourd'hui au temps où ces faux-semblants passent pour naturels: la dépolitisation de l'opinion est une routine qui la prend non pour ce qu'elle est (une opinion politique issue d'une expérience non moins politique) mais seulement pour *l'expression de "facteurs déterminants" tels le niveau socio-économique, le degré d'éducation, les traditions religieuses, les allégeances personnelles, la*

---

214)

<sup>15</sup> *op. cit.*, p.274.

<sup>16</sup> Au cours d'une "mission humanitaire" en charge de l'urgence scolaire au Kosovo, une déléguée française décrit une journée d'élections libres: *des centaines de gens attendent encore dans la nuit et le froid qui commence à tomber, c'est à peine croyable et complètement magnifique...l'impression que ça ne s'arrêtera jamais...des centaines de personnes qui veulent entrer et qui sont contenues par des gendarmes français. "C'est beau, c'est beau", me dit l'un d'entre eux, lyrique, qui contemple cette foule, et il a raison ce gendarme*. (Martine Storti, *Cahiers du Kosovo - L'urgence de l'école*, éd. Textuel 2001; p.207-208).

<sup>17</sup> *L'opinion publique et son double*, Livre I: *L'opinion sondée*; éd. L'Harmattan 1999 - *passim* et pour les passages cités ici:p.3, 4, 60, 61.

*race, le sexe ou l'origine ethnique!* On comprend que l'élémentaire prudence ne puisse ici discerner que le vide: l'opinion publique est ce que mesure les sondages - au même sens ironique, l'intelligence était ce que le calcul quantifiait (le "Q.I.") .

### L'opinion politique

Dieu ou Saint-Esprit, Sphinx ou Pythie, l'opinion est peut-être Protée sous l'œil de nos penseurs, mais n'en renie pas pour autant la place royale, ou la concorde, que nous essayons de lui reconnaître ici. Qu'il soit *difficile d'assigner à l'opinion publique une signification précise*<sup>18</sup>, est-ce une raison pour lui refuser toute signification, ou plutôt pour y voir la ressource de toute signification, dès lors qu'on demande à celle-ci son effectivité politique? Bien ou mal intentionnée, la tradition savante qu'on vient d'apercevoir ne vise l'opinion qu'en omettant cette réserve: nul point de vue ne rend compte de ce qui commande tout point de vue. Quelles que soient nos opinions sur l'opinion nous sommes déjà dedans, et toute pensée de l'opinion est d'autant plus une opinion que, comme pensée, elle ne peut ignorer sa portée politique. Il est vrai que cette portée est plutôt bien reconnue de nos jours, quand depuis longtemps les philosophes se doutaient que les savoirs savants n'étaient ni sans causes ni sans effets "réels", si "réalité" indique ce qui se passe et se fait dans le monde.

Or il n'est pas sûr du tout que cette reconnaissance fasse si bien son travail: la prise en compte de l'opinion comme pensée et comme action, bref comme contenu-contenant indépassable, trouve aujourd'hui son obstacle dans cela même pour quoi on la prend illusoirement, le "consensus" dont la pseudo-évidence est redoublée par la puissance de nos moyens de communication de masse. Aussi diffus en aval que concentrés en amont, ceux-ci installent l'apparence d'une "réalité" indiscutable, d'une perception qui se confondrait avec le perçu, de faits dont le commentaire mais non le reportage serait seul sujet à caution. Comme si une information n'était ni formée ni formatée mais dictée d'on ne sait quel brut absolu, insensé *a priori* relatif à rien sinon à l'*a posteriori* qu'on abandonne volontiers à l'arbitraire de "l'utilité".

Comment échapper aujourd'hui à la fatalité de la méconnaissance ou de la dénégation, dès qu'il s'agit de l'opinion populaire? Comment échapper à ce militantisme de deuil désolé (celui de la démocratie, du socialisme, ou de la révolution même) auquel se résout, se réduit ou se résigne tant une manière de pensée contemporaine? Comment échapper au duel du sociologisme forcément réaliste et du républicanisme forcément idéaliste? Ils sont rares ceux

---

<sup>18</sup> Ce sont les mots d'un professeur de Harvard, cité par Zask (*op. cit.* p.175), et qui ajoute: *Parler avec précision de l'opinion publique est une tâche qui n'est pas sans ressemblance avec celle qui consiste à être aux prises avec le Saint-Esprit.*

qui, comme Jacques Rancière<sup>19</sup>, tentent de cartographier notre souci, d'archiver l'ennui ou le spleen propre aux pays du peuple, d'indiquer une identité mais divisée, une indifférenciation mais litigieuse, de repérer un peuple *porte-parole à la fois central et hors jeu*. Demeure le constant: sinon sortir du moins s'écarter du *camp de ceux qui savent*, et par là entretenir une vieille et adorable *familiarité*, celle de *l'émotion esthétique avec l'émotion politique*, celle - plus périlleuse encore - de *la moralité avec l'immoralité*, celle enfin de la persistante *réorganisation des signes sensibles*. S'y dessine un sens du "peuple" à peu près inverse de celui que nous retenons habituellement: nous croyons voir en lui le plus bas degré de ce qui nous rassemble, depuis les passions les plus viles jusqu'aux intérêts les plus vulgaires, depuis les idées les plus courantes jusqu'aux actes les plus fréquents. C'est au contraire des preuves sur pièces d'une tout autre réalité que nous entretiennent les travaux de Rancière, la réalité d'une *mobilité des jeux d'identification* très loin des caricatures autant populistes qu'antipopulistes.

Bitru, le héros oublié d'Albert Paraz<sup>20</sup>, voyait le monde sous l'angle de *la drôle de race des révolutionnaires pépères, royalistes démagogues, juifs fascistes, gendarmes anarchistes, généraux antimilitaristes*, où Paraz cherchait *un marxiste perméable au doute, un politique sans âme de mouchard, un convaincu non fanatique, à droite des royalistes et à gauche des communistes...* Rancière compte et pèse aussi le syndicaliste révolutionnaire résolument antisémite, un national-socialisme pas si déraisonnable qu'on croit, une vertueuse désobéissance collaborationniste, des vendus qui ne touchent pas un sou et des traîtres dévoués à leurs frères! On verra des "loisirs" qui n'oublient pas les affaires, la vie théâtrale du peuple ressuscitée sous ce qui l'accable, ce théâtre qui n'est populaire que parce que fait pour ceux qui n'y vont pas. Rancière rappelle ce qui compte et qu'on oublie presque toujours: notre pouvoir d'égaux. De la Grèce ancienne à l'Europe du XVIIIème siècle - cette pratique dût-elle s'effiloche en théorie sous des couches de plus en plus épaisses malgré les résurrections américaine et française - plus de vingt siècles n'ont fait politique que sous cette évidence: le désir d'exercer le pouvoir signe l'ultime mais radicale raison d'interdire cet exercice. Parce qu'on n'a au fond jamais eu qu'une urgence: renvoyer le peuple au mépris où et d'où on le tient.

Mais où donc trouver le commencement masqué par ce départ, l'histoire neuve et vraie mise au rancart par ces vieilles histoires, toujours les mêmes (Bouvard et Pécuchet!), de

---

<sup>19</sup> *passim*; les citations suivantes sont tirées de *Les scènes du peuple* (éd. Horlieu 2003), *La haine de la démocratie* (éd. La fabrique 2005), *Chroniques des temps consensuels* (éd. Le Seuil, coll. La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle 2005).

<sup>20</sup> *Bitru ou les Vertus capitales* (première édition 1936), *Les repues franches* (première édition 1937); rééd. Balland 1974.

troupeaux et de chefs ou pasteurs, de savants et d'ignorants, d'éducateurs et de masses? Tel est justement le grand intérêt des propos de Rancière, voilà toute l'affaire de notre auteur, et de ces lignes où perdure son propos de non repentir: *le scandale est celui d'un titre à gouverner entièrement disjoint de toute analogie avec ceux qui ordonnent les relations sociales, de toute analogie entre la convention humaine et l'ordre de la nature. C'est celui d'une supériorité fondée sur aucun autre principe que l'absence même de supériorité. Démocratie veut dire d'abord cela: un "gouvernement" anarchique, fondé sur rien d'autre que l'absence de tout titre à gouverner.* Ni naturel ni social, le pouvoir démocratique est une réalité toute positive *sans cesse et partout attestée*, le lieu et l'exercice d'une égalité aussi plurielle que banale, sentie autant que connue, reconnaissable *au moindre service qui s'exécute*, dit-il, *au moindre savoir qui se transmet, à la moindre autorité qui s'établit.* Il n'y a d'inégalité même que par cette égalité qui la soutient et la supporte (La Boétie avait raison, et autrement qu'on le croit!), celle qui fait de tout homme un homme comme un autre, indestructible anarchie que toute hiérarchie proclame fût-ce à son corps ou à son esprit défendant.

L'autre leçon est ce que les chroniques illustrent: il suffit quasiment d'ouvrir les yeux pour voir ce qui se passe, en feuilletant l'actualité au hasard d'une attention certes éveillée. On y repèrera la tranquille obstination d'un écart toujours et autrement refait, d'intervalles toujours et autrement reconstitués, de récupérations et de répartitions remettant en jeu les séparations jamais à court d'illusions prétendues nouvelles. Une pratique que nos temps consensuels machinent à leur tour comme à leurs façons, moulinant reconfiguration des distributions avec déplacement des bornes et frontières. *Brave new world*: la tempête shakespearienne était déjà ce jeu qui nous ferait bien rire si la scène était seulement au théâtre. *Juste mesure*: Aristote quant à lui s'arrêtait à prévenir qu'on ne rêve pas, ici, de science mais seulement d'art. Reste donc à désigner ce monde réel: que demande le peuple?

Rien d'autre que l'ordinaire, le très banal: *l'existence de formes d'organisation de la vie matérielle de la société qui échappent à la logique du profit; et l'existence de lieux de discussions des intérêts collectifs qui échappent au monopole du gouvernement savant.* Quoi de plus évident? À ceci près qu'on n'en finira pas, dans ces livres même comme - espérons-le - ailleurs, de repérer ce qui tord cette évidence à la rendre méconnaissable, à la recouvrir des mille ruses qui depuis Platon tentent de rationaliser la haine de la démocratie. On aura compris que le travail de Rancière déploie justement l'envers d'une telle haine, défroissant comme il peut le tissu permanent de notre commun pouvoir, *le gouvernement de*

*n'importe qui.*

## L'opinion pratique

L'hypothèse arendtienne, pourtant si éclairante, de la banalité du mal, n'évite pas ce que Rancière et quelques autres s'appliquent à combattre: nous n'aurions de commun que le pire. Là encore, idéalisme et réalisme, quand ce n'est pas angélisme et diabolisation, ne manquent pas de se donner une main complice: les uns refusent de se voir au miroir de criminels de masse qui nous ressemblent tant, les autres se résignent au contraire à une nature maudite qu'il serait vain même de déplorer. Mais dans tous les cas, la dénégation est à l'œuvre: soit parce que la réalité serait toujours ailleurs, soit parce qu'elle serait irrémédiable - partout elle est décrétée intraitable, par invariance ou par inaccessibilité. Ce qui seul échappe au déni est ce qu'il couvre: l'inaction - donc la répétition que le déni "explique"... en l'impliquant d'avance. Nous autres "Modernes" aurions ainsi renoncé en toute quiétude à l'inquiétude du bien trop vieux "connais toi toi-même" de la sagesse grecque!

Que notre société soit pourtant *autoréférentielle*, ou confrontée à elle-même, est un savoir partagé, une expérience vécue tous les jours. Le sociologue Ulrich Beck<sup>21</sup> énonce précisément ce qui caractérise la "société du risque": *l'impossibilité d'imputer les situations de menace à des causes externes*. Ainsi s'éclaircissent quelques contradictions: massification et individualisation, le fait que nos décisions s'élaborent sur le plan personnel et sur le plan institutionnel, l'évidence d'une télévision vectrice impitoyable d'un destin collectif standardisé d'ermite de masse, ou d'une *sphère privée qui n'est, sous une forme tournée vers l'intérieur, que la face extérieure de circonstances et de décisions qui sont prises ailleurs*. En bref: *démocratisation et disparition de la démocratie, modernité et contre-modernité sont par définition associées dans une configuration contradictoire. Les constructions de la vie autonome deviennent les barreaux de la prison de la solitude*. On comprend que le cynisme de "la moyenne", volontaire ou non ("en moyenne le taux de contamination n'est pas inquiétant", "en moyenne tous les hommes mangent à leur faim", "en moyenne le climat ne change pas" etc...), ait peu de chances de se maintenir quand *l'individu sombre dans l'insignifiance tandis qu'on le hisse sur le trône illusoire d'organisateur du monde*. Considérée ou non comme âge d'or, l'opinion publique est laissée à l'extérieur et les débats critiques relégués au forum interne. *Le progrès est censé*

---

<sup>21</sup> *La société du risque - Sur la voie d'une autre modernité*, (Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main 1986); traduit de l'allemand par Laure Bernardi, préface de Bruno Latour, éd. Flammarion, coll. Champs 2001. Les citations suivantes (en italiques) sont tirées de cet ouvrage, *passim*.

*remplacer le scrutin*, les conséquences sont réputées inconnaissables, *toute menace n'est jamais qu'un défi conduisant à faire la même chose en plus grand, plus rapide et plus coûteux*. Or cette légende s'achèverait sous nos yeux, et ce serait tant mieux.

Beck avance quelques propositions: *au stade avancé de l'économie de marché totale*, quand *l'homme est devenu le pot commun*, il faut envisager que s'ouvre un univers de causes et de coupables radicalement différent, quitte à aller au conflit. *Les sociétés du risque ont en elles une dynamique évolutionnelle qui détruit les frontières et repose sur une démocratie de base*. L'ouvrage du sociologue est un essai de foi en la transformation des menaces en opportunités, et leur éclat en passage à une autre société: moins égoïsme et narcissisme que *processus individuel et pratique d'émancipation et d'affranchissement de soi*, en quête de nouveaux liens sociaux par le biais d'une *singulière pluralisation des lignes et des thèmes du conflit*. Énumérant des solutions institutionnelles, à la fois possibles et discutables, l'auteur configure une allégorie nouvelle, non plus caverne soigneusement aménagée mais miroir couvert de fissures ne parvenant plus à produire une image unique pourtant composée encore de la totalité de ses éléments. Autrement dit: en devenant réflexive, notre modernisation s'arrache à l'état de latence, brouille les limites entre nature et société comme entre science et politique. Vérité et réalité ne jouent plus le rôle surplombant d'antan, *l'utilisation sociale commence déjà à codéterminer ce qui est connaissance et ce qui ne l'est pas*: on passe de la méthodologie à la politique, de la théorie au socialement acceptable - n'est-ce qu'un mal?

Peut-on sérieusement se plaindre de voir remplacer le vieux couple populace ignorante/citoyen éclairé par *une concurrence entre différents experts qui ne cessent de lire plus, y compris les contre-enquêtes*? Que l'imprévisible devienne le plus sûr suppose du même coup que *toutes les conditions deviennent objets de choix, qu'elles demandent à être légitimées et que donc, à tous les niveaux, il pourrait aussi en être autrement*: ne peut-on parler alors d'une *nouvelle autonomie* qui ne repose plus sur l'ignorance mais bien sur la connaissance de *l'hypercomplexité des offres d'interprétation*? Pourquoi ne pas supposer la chance d'un *processus d'apprentissage* là où nous ne devinons qu'un *no man's land d'effets secondaires certes non perçus mais prévisibles*? Il suffirait de rendre son sens à la politique: *construction et transformation des conditions de vie, plutôt que défense et légitimation de la domination, du pouvoir et des intérêts*. Telle est la démocratisation à laquelle en appelle l'auteur, ouvrant de nouvelles options capables de barrer les anciennes (la vieille nostalgie toujours remuante de "l'homme à poigne" nettoyeur du si gênant "électorat

flottant”!). Or de nombreuses formes de démocratie expérimentale sont déjà à l’œuvre ici ou là.

“Agir dans un monde incertain”<sup>22</sup> est précisément le titre d’un de ces ouvrages soucieux de rapporter autre chose que la banalité du pire accordée si rapidement à l’opinion publique. L’attention aux procédures de la démocratie (déjà signalée par Ortega Y Gasset en domaine électoral) se défend ici sur la base remarquable d’une analyse de la représentation, cela même qu’on dit “en crise” pour mieux assurer la dénégation, et le renoncement qui l’accompagne. Mais la représentation n’a jamais été en crise si l’on entend par là une difficulté autre que celle qui tient à sa santé. *La représentation n’est pas une procédure imparfaite mais incontournable, à laquelle on ne recourt que pour des raisons pratiques (...) La représentation est un travail toujours recommencé et non un simple constat; elle est fondée sur un mécanisme plus primitif qui est celui de la consultation (...) Sans représentation, envisagée comme processus de formation des volontés, il n’y aurait ni volonté individuelle ni bien commun (...) La représentation n’est pas un pis-aller, un ersatz de démocratie directe. Elle est la pierre angulaire de la démocratie, puisque c’est elle qui fait parler le peuple et qui désigne en même temps les porte-parole du peuple.* Difficile de mieux dire l’opinion inséparable de sa formation - ce que manipulations ou traitements courants s’appliquent à faire oublier en la prenant pour une chose toute faite dont la fabrique devient hors sujet. Ce cynisme dit vrai: l’opinion n’est pas un sujet, pour l’œil aveugle et l’oreille sourde de nos médias qui la rapportent comme un objet soigneusement ininterrogé! Les auteurs de cet essai ne se privent donc pas de rappeler les mille et trois expériences prouvant au contraire la subjectivation de cet objet prétendu tombé d’on ne sait où. Patientes constructions de “l’espace dialogique”, débats publics et forums hybrides, collectifs et groupes de discussion, expertises pluralistes et controverses agencent depuis belle lurette l’air, la respiration, la vie et la santé d’une opinion qui, pour être engagée ici en domaine technique, n’en dessine pas moins sa nature - ou plutôt sa culture, comme on voudra - démocratique. Cette pratique en tout cas, aussi étouffée ou ignorée soit-elle, n’est pas éteinte. Il vaudrait mieux, certes, alimenter un peu plus sa cendre, comme ses étincelles.

Gilles Clamens – [gilles.clamens@wanadoo.fr](mailto:gilles.clamens@wanadoo.fr)

---

<sup>22</sup> Michel Callon, Pierre Lascoumes, Yannick Barthes, *Agir dans un monde incertain - essai sur la démocratie technique*, éd. du Seuil, coll. La couleur des idées 2001. Les citations suivantes sont extraites des p.163 & 164.